

À TRAVERS LES HOMMES, *vers* VERS MOI-MÊME.

UN VOYAGE
DES RELATIONS
À L'AMOUR DE SOI,
AUX LIMITES ET
À LA LIBERTÉ

A woman with dark, wavy hair, wearing a strapless white lace dress and a gold watch, holds a large bouquet of red and pink roses. She is looking off to the side with a slight smile. The background is a dimly lit room with warm lighting, including a red lantern on the left and a small decorated tree on the right.

ULIANA SUNNY

PSYCHOLOGIE & DÉVELOPPEMENT PERSONNEL

Uliana Sunny

À travers les hommes, à vous-même

«АВТОР»

2026

Sunny U.

À travers les hommes, à vous-même / U. Sunny — «Автор», 2026

Je veux écrire la vérité sur moi-même, cette vérité même que j'ai portée en moi pendant si longtemps, craignant qu'elle ne soit d'une certaine manière de trop..Au fil des pages de ce livre viendront se déposer mes expériences, mes souvenirs et mes sentiments. J'écirai sur les décisions dont je suis fière, comme on est fier d'un enfant difficilement mis au monde. Et sur les actes dont j'ai encore honte, ceux qui ont laissé des cicatrices sur ma mémoire et m'apportent toujours de mauvais rêves.Vous découvrirez une fille de village qui, chaque soir, faisait un vœu à une étoile et lui demandait un autre destin. Vous verrez une femme qui a volé en mille éclats, mais s'est rassemblée morceau par morceau, devenant plus forte à chaque fois. Vous contemplerez le parcours d'une personne qui a erré dans des pièces sombres jusqu'à ce qu'elle apprenne à entendre sa propre voix..

© Sunny U., 2026

© Автор, 2026

Содержание

Vérité	6
Une fille du village	7
Le Vilain Petit Canard	8
L'université	9
Premier amour	10
Cinq coups	11
Le sauvetage	12
Deux diplômes et un billet pour la capitale	13
La capitale que je n'ai jamais vue	14
La tante	15
Le premier et dernier retour	16
La première « affaire »	17
Réseau social	18
Deuxième conquête de la capitale	19
Le milliardaire	20
La fuite de l'appartement de mon ami	21
Cinq filles, un appartement	22
Deux ans	23
J'ai appris à gagner	24
Конец ознакомительного фрагмента.	25

Uliana Sunny

À travers les hommes, à vous-même

À travers les hommes, à vous-même

Contents

Livres

Nous nous sommes mariés

Je suis redevenue une femme entière

Ce qui était réellement ma force

Vérité

Je veux écrire la vérité sur moi-même, cette vérité même que j'ai portée en moi pendant si longtemps, craignant qu'elle ne soit d'une certaine manière de trop...

Au fil des pages de ce livre viendront se déposer mes expériences, mes souvenirs et mes sentiments. J'écirai sur les décisions dont je suis fière, comme on est fier d'un enfant difficilement mis au monde. Et sur les actes dont j'ai encore honte, ceux qui ont laissé des cicatrices sur ma mémoire et m'apportent toujours de mauvais rêves.

Vous découvrirez une fille de village qui, chaque soir, faisait un vœu à une étoile et lui demandait un autre destin. Vous verrez une femme qui a volé en mille éclats, mais s'est rassemblée morceau par morceau, devenant plus forte à chaque fois. Vous contemplerez le parcours d'une personne qui a erré dans des pièces sombres jusqu'à ce qu'elle apprenne à entendre sa propre voix.

Je sais que la mémoire est menteuse. Elle invente des détails, confond l'ordre des événements et peint le passé sous les teintes qui nous arrangent. Mais je laisserai ce jeu derrière moi. Je préserverai ce qui compte le plus : le goût salé des émotions que j'ai traversées et les cals laissés sur mon cœur par les leçons qui comptaient.

J'écis ceci pour moi, et pour la femme qui se tient peut-être en ce moment au bord de son propre abîme, cherchant la main de quelqu'un. Peut-être se reconnaîtra-t-elle dans ma confession. Peut-être trouvera-t-elle la réponse même qu'elle cherchait dans l'obscurité.

Et si, au détour de ces lignes, vous rencontrez soudain votre propre reflet, j'en serai heureuse. Si vous y trouvez une réponse, alors j'aurai accompli mon dessein. Et si ce n'est pas le cas, que ce livre devienne simplement pour vous l'expérience d'une autre. Le témoignage que même la route la plus sinueuse n'est pas sans fin. Que tout commence par un choix. Par ce moment précis où vous décidez non pas de souffrir, mais d'agir. Par la décision de ne pas attendre que la douleur passe, mais de vous choisir vous-même. De choisir de vivre et de continuer à avancer, même lorsque la route demeure invisible.

Voici ma véritable histoire. La fierté de ce que j'ai accompli et la douleur de ce que j'ai enduré. Paragraphe par paragraphe.

Je commence...

Une fille du village

Imaginez une capitale mondiale. Londres. Tokyo. New York. Paris. Pékin. New Delhi. Des villes où les gens se dépêchent d'aller travailler dans des costumes coûteux, où les gratte-ciel reflètent le soleil, où les restaurants sont remplis de personnes qui discutent d'affaires, de voyages, d'investissements et de projets d'avenir. Imaginez maintenant un endroit situé à environ mille cinq cents kilomètres au sud d'une telle capitale. Un village. C'est là que je suis née. Là où l'enfant n'a pratiquement aucune opportunité. Je suis née dans la famille d'un simple chauffeur et d'une comptable. Notre maison était une petite bicoque ancienne en argile, bâtie avec des roseaux. Les toilettes étaient dehors. Nous portions l'eau dans des seaux depuis une pompe. Maman et Papa vivaient pratiquement au travail. Ils ne travaillaient pas pour voyager, pour mener une belle vie ou pour faire de gros achats. Ils travaillaient pour nous nourrir, mon frère et moi. Pour que nous ayons à manger. Pour que nous puissions aller à l'école. Pour qu'un jour, notre famille ait une vraie maison en briques. Pendant que mes parents étaient au travail, je suis devenue la maîtresse de maison. J'étais une enfant, mais j'ai cessé très tôt de me sentir simplement comme une enfant. Une fillette censée jouer, se promener et attendre ses parents. Je faisais le ménage, j'aidais à la maison et je m'occupais du foyer. C'était tellement naturel pour moi que je ne me demandais même pas pourquoi les choses se passaient ainsi. Sans doute parce qu'il n'y avait pas d'autre option dans notre vie. C'étaient les années quatre-vingt-dix. La crise, la pauvreté, le manque de travail normal, l'incertitude. C'était une époque difficile pour beaucoup de familles. Pour la nôtre aussi. Mes parents ont essayé pendant des années d'échapper à cette vie. Mais il n'y avait jamais assez d'argent. Pendant toute notre enfance, ils ont réussi à économiser presque uniquement pour la construction d'une maison en briques. Brique par brique. Année après année. Et tout ce qu'ils parvenaient à gagner y passait. Il n'y avait donc pratiquement jamais d'argent pour nous, les enfants. Pas de vêtements chers. Pas d'ordinateur. Pas de téléphones. Pas de sucreries. Aucune possibilité d'acheter tout ce dont nous avions envie. Parfois, nous manquions des choses les plus ordinaires que les autres enfants considéraient comme acquises. Mais à l'époque, je ne comprenais pas cela. Je vivais, tout simplement. Et j'ai compris une chose très tôt : quand on n'a pas d'argent, la seule chose que personne ne peut vous enlever, c'est le savoir. Alors j'ai étudié à l'école avec une persévérance incroyable. J'en étais certaine : l'éducation était mon seul billet pour une vie différente. Je ne ratais pas un seul cours. Je faisais de gros efforts. Mais en même temps, je ne me considérais pas comme intelligente à l'école. Au contraire. Mes amies n'avaient que d'excellentes notes. J'étais la plus « bête » d'entre elles, du moins, c'est ce qu'il me semblait. J'avais deux notes moyennes. Deux seulement. Mais à côté de filles qui avaient pratiquement les meilleures notes partout, j'avais l'impression d'être très en retard. Ce n'est que bien plus tard que j'ai réalisé à quel point cet entourage avait été un immense cadeau pour moi. Je les regardais et je me disais : « Si elles en sont capables, alors je le dois aussi. » J'essayais de suivre le rythme. C'est là que j'ai compris pour la première fois à quel point les gens qui nous entourent nous façonnent. Parfois, on n'a pas besoin de quelqu'un qui vous répète constamment : « Tu peux le faire. » Parfois, il suffit simplement de voir quelqu'un qui a déjà réussi. Et on a honte d'abandonner.

Le Vilain Petit Canard

À l'école, je me trouvais laide. Un jour, j'en ai parlé à ma mère. Elle m'a regardée et m'a dit : « Pour l'instant, tu es un vilain petit canard. Mais bientôt, tu te transformeras en un magnifique cygne. » À l'époque, je ne la croyais pas. Pas du tout. J'étais très mince, avec de longs cheveux noirs et des sourcils épais et broussailleux. Je n'avais aucun trait marquant ou mémorable sur le visage. Un visage ordinaire, une apparence asiatique, la peau mate. Mais je voulais être différente. Je voulais être slave. Il me semblait que c'était à cela que ressemblait la vraie beauté. Aujourd'hui, je repense à cette petite fille et je souris. Comme nous sommes parfois cruels envers nous-mêmes. Combien d'années pouvons-nous passer à nous regarder à travers les critères des autres, sans remarquer notre propre beauté. À cette époque, j'ignorais que la beauté ne répondait pas à un modèle unique. La beauté prend différentes formes. Et, peut-être, qu'il n'y a pas de gens laids. Il y a des gens qui n'ont pas encore appris à se voir. J'étais l'une d'entre eux.

L'université

À dix-sept ans, j'ai obtenu mon diplôme. Deux B, et que des A pour le reste. Et je suis partie étudier dans le chef-lieu régional. Je suis entrée dans une université d'État pour devenir professeure de mathématiques et d'informatique. J'avais dix-sept ans. J'ai quitté le village pour la ville, pour ainsi dire toute seule. Mes parents pouvaient rarement me donner de l'argent. Ma grand-mère m'aidait. Quand elle touchait sa retraite, elle mettait de côté une petite somme pour mes dépenses. Et c'était tout. Il n'y avait presque aucune autre aide. Mon frère étudiait lui aussi à l'université, la même que moi. Mon grand-père l'aidait parfois. Il habitait chez lui parce que l'appartement de mon grand-père n'était pas loin de l'université. Moi, en revanche, je devais surtout compter sur moi-même. Et c'est alors que j'ai compris une autre chose : si l'argent manque, il faut en gagner autrement. Je me suis donc efforcée de bien travailler pour obtenir deux bourses d'études. Je devais littéralement gagner le droit de poursuivre mes études. Ce n'était toujours pas suffisant. Mais j'ai continué. Les études. Les petits boulots. Faire des économies. Et encore les études. L'été, je travaillais à l'usine, dans une épicerie. C'était peu d'argent. Mais c'était le mien. En parallèle, j'aidais mes parents avec leur première petite entreprise. À un moment donné, papa et maman ont quitté leur travail et ont décidé d'essayer de se mettre à leur compte. Papa a acheté une voiture rouge bon marché. Plusieurs bidons de lait. Une écrémeuse, pour transformer le lait et la crème, pour faire du fromage blanc. Notre famille possédait un peu de bétail, il était pratiquement impossible de survivre au village sans cela. Mais cela ne suffisait pas. Alors mes parents achetaient du lait aux voisins, à la ferme, à des gens ordinaires. Et ils ont commencé à vendre des produits laitiers dans les cours d'immeubles du centre-ville. Tout cela a l'air presque romantique aujourd'hui. Mais à l'époque, ce n'était pas du romantisme. C'était une lutte. On parlait de centimes. Et ces centimes suffisaient pour la nourriture. Parfois, pour des vêtements. Et ils économisaient pour construire la maison. C'est tout. Rien d'autre de côté. Pas de grands projets. Juste un jour de plus.

Premier amour

La première année d'université s'est achevée. Je suis passée en deuxième année. J'avais dix-huit ans. Et un jour, avec mon amie, nous sommes allées dans un bar réputé du coin qui s'appelait le « Prado ». À cette époque, je ne pensais pas du tout aux garçons. Pas même un peu. J'avais d'autres projets. Étudier. Et étudier encore. J'aimais la musique et la danse (à l'école, j'allais à la chorale et aux cours de danse). La musique s'est terminée, le morceau suivant a commencé, et je me suis éloignée du groupe de filles pour me diriger vers la sortie, juste pour prendre l'air. Et c'est là que je l'ai rencontré. Mon premier petit ami. L'homme avec qui j'allais passer les cinq années suivantes. J'ignorais alors que je rencontrais mon premier amour. Et savez-vous ce qu'est le premier amour ? C'est lorsqu'une personne s'intègre si vite à votre vie que vous ne comprenez plus où elle s'arrête et où vous commencez. Il était beau, bien élevé, intéressant. Il travaillait comme capitaine au long cours et partait souvent en mer. Et cela ressemblait presque à une vie de cinéma pour moi, à cette époque. Il n'avait que deux ans de plus que moi. J'avais dix-huit ans. Il en avait vingt. Il avait eu beaucoup de petites amies avant moi. Je n'avais jamais eu de petit ami. Il a été mon premier en tout. Et il savait charmer. Très bien. Il prenait soin de moi. M'aidait financièrement. Me soutenait moralement. Était là pour moi. Et je l'aimais comme, peut-être, seule peut aimer une personne qui ouvre véritablement son cœur à quelqu'un pour la première fois. Je lui étais fidèle. Même lorsqu'il partait en mer. Même quand nous étions loin l'un de l'autre. Je l'attendais. À l'époque, il me semblait que c'était cela, l'amour. Que cette personne deviendrait sans aucun doute mon mari. Que c'était mon destin. Je ne savais pas encore que le destin commence parfois par nous donner une personne que nous aimons de tout notre cœur, pour ensuite nous la reprendre afin de nous faire rencontrer nous-mêmes.

Cinq coups

Le temps a passé. J'ai terminé l'université. J'ai obtenu mon diplôme de professeur de mathématiques et d'informatique. Je suis entrée en deuxième cycle. J'y avais déjà étudié pendant un an. Et puis, il s'est produit dans ma vie quelque chose dont je me souviens encore comme de l'une des périodes les plus terribles. Pas un seul drame. Plusieurs à la fois. L'un après l'autre.

Premièrement. Ma mère est tombée malade. Une tumeur au cerveau. La maladie a progressé rapidement. Elle a perdu la mémoire. Perdu la santé. Elle est progressivement devenue pratiquement dépendante. Je regardais ma mère et je ne comprenais même pas comment une telle chose pouvait arriver. Hier encore, c'était une personne qui travaillait, prenait soin de tout le monde, assurait la cohésion de la famille. Et à présent, sa santé s'évanouissait sous nos yeux. Beaucoup de travail. Le stress. La pauvreté. Des années de tension permanente. Tout cela, semblait-il, avait fini par la rattraper.

Deuxièmement. Ma grand-mère est morte. Cette grand-mère même qui m'aidait. Elle est morte dans mes bras et dans les bras de mon oncle. Je me souviens encore de ce moment. Je me souviens de l'écume sortant de sa bouche. Je me souviens de la peur. Je me souviens du sentiment d'impuissance absolue. Je l'aimais beaucoup. Et à ce moment-là, j'ai perdu une personne qui avait été l'un de mes piliers pendant de nombreuses années.

Troisièmement. Mon frère était loin. Après l'université, il a fait son service militaire. Beaucoup de garçons passaient par là. Et il devait lui aussi accomplir son devoir. Mais pour moi, cela signifiait une chose : il n'était pas à mes côtés.

Quatrièmement. Papa est parti travailler dans une autre ville. La vente de lait ne rapportait plus les mêmes revenus. De plus en plus de magasins sont apparus, vendant du lait moins cher, même s'il n'était pas de la meilleure qualité. La petite entreprise familiale a commencé à péricliter. Et mon père est de nouveau parti chercher du travail.

Cinquièmement. Et c'est alors que s'est produite la chose la plus douloureuse. Mon premier amour m'a trahie. Il m'a trompée. J'ai vu un message d'une autre fille. Je me souviens de ce moment. Et le plus terrible, c'est qu'il savait ce que je traversais. Il était au courant de la maladie de Maman. Savait pour la mort de Grand-mère. Savait que Papa était loin. Savait que mon frère était à l'armée. Il savait tout. Et moi, pendant ma troisième année, je l'avais attendu autrefois pendant toute une année alors qu'il était à l'armée. Je lui étais restée fidèle. Et maintenant, en cet instant même, il me trahissait. Il a demandé pardon, s'est excusé longuement, s'est mis à genoux, mais je n'ai pas pu lui pardonner. Il est « mort » à mes yeux. Et puis il est reparti pour une autre traversée.

Et je me suis retrouvée seule face à mes coups du sort. Je me tenais sur les ruines de ma vie. Et je mourais intérieurement. Dire que j'ai vécu un stress extrême est bien en deçà de la vérité. Avant cela, je pensais avoir déjà vu beaucoup de choses dans la vie. La maladie des proches. Les querelles et les bagarres de mes parents. Leur presque-divorce. La trahison « d'amis ». Ma propre bagarre contre cinq filles à l'école, après laquelle j'avais du sang pratiquement sur tout le corps. L'absence de tout ce dont voudrait un enfant normal. Maintenant, on pourrait qualifier tout cela de broutilles. Mais pour un enfant, ce ne sont pas des broutilles. Pourtant, tout cela, comparé à ce qui est arrivé alors, semblait véritablement n'être que broutilles. Parce que cinq coups sont arrivés presque simultanément. Et ils ont failli me tuer. Mais seulement failli. Parce qu'il ne me restait plus rien d'autre à faire que de rassembler toutes mes forces et d'agir.

Le sauvetage

D'abord, Maman. J'ai décidé que je la sauverais. Je ne savais pas comment. Je ne savais pas où je trouverais l'argent. Je ne savais pas qui m'aiderait. Mais je devais faire quelque chose. Avec d'immenses difficultés, j'ai réussi à arracher un quota pour une opération dans un institut de recherche de la capitale avec le meilleur neurochirurgien. Je suis allée au département de la santé. Là-bas, ils m'ont montré tout un bureau croulant sous des feuilles empilées, où chacun attendait son tour pour l'opération. J'ai tout compris, mais je n'avais d'autre choix que de mendier. De pleurer. De demander de l'aide. J'ai rassemblé les documents. Et j'ai demandé encore. Notre quota pour l'opération a été accordé. L'argent pour les autres dépenses de Maman a été réuni non sans l'aide des gens. Des proches. Des voisins. Des connaissances. Tout le monde a aidé de toutes les manières possibles. Et l'opération a enfin eu lieu. Maman a été opérée. Progressivement, au fil de six mois, elle est revenue à l'état d'une personne en bonne santé. Pas immédiatement. Pas facilement. Mais elle est revenue. Bien sûr, il y a eu des séquelles de l'opération ; une artère dans son cerveau a été endommagée, et elle a perdu la vue dans un champ visuel. Mais elle est vivante, elle a survécu. Et c'était quelque chose avec lequel elle pouvait vivre. Et c'est alors que, pour la première fois, j'ai senti très clairement : parfois, une personne n'a pas à être forte toute seule. Parfois, la force consiste à admettre que l'on a besoin d'aide. Et à permettre aux gens d'aider.

Grand-mère. Nous avons enterré Grand-mère. Avec les proches. Tout le village. Je l'aimais beaucoup. Que la terre lui soit légère.

Le père et le frère. Ensuite, Père est revenu. Mon frère a terminé son service et est revenu lui aussi. Ils sont revenus à tour de rôle. Et à chaque retour, je me sentais un peu plus légère.

Enfin, il y avait de nouveau des gens à la maison. Maman était vivante. Père était revenu. Frère était revenu. Mais cela ne résolvait pas le cinquième problème. Mon amour était détruit. Et j'ai alors pris la première décision véritablement importante pour moi-même. J'ai décidé de partir vivre à la capitale. Chez ma tante, la sœur de ma mère. Elle nous rendait rarement visite. Mais selon notre perception, elle était presque une personne d'un autre monde. Elle venait de la capitale. Et la capitale, pour nous, était quelque chose d'immense, de lointain et de presque inaccessible.

Deux diplômes et un billet pour la capitale

À cette époque, je terminais mon master. J'écrivais mon mémoire. Je passais les examens d'État. À cette époque, je cumulais simultanément deux emplois tout en poursuivant mon master. À l'université, en tant que spécialiste principale au sein du département scientifique, chargée de cours d'analyse mathématique pour les étudiants de première année. Et le vendredi, j'allais dans un internat pour enfants en situation de handicap, pour leur enseigner les mathématiques. J'ai terminé mon master avec succès ; grâce à mon travail acharné, j'ai réussi à passer mes examens d'État avec les meilleures notes et à soutenir brillamment mon mémoire. Puis j'ai démissionné de tous mes emplois et j'ai immédiatement acheté un billet d'avion pour la capitale. Ce soir-là, il y a eu beaucoup de larmes dans ma maison. J'ai annoncé à mes parents que je partais. Maman était déjà rentrée à la maison à ce moment-là et se sentait bien. Mon frère avait trouvé un bon travail et venait tout juste de se marier. Sa femme, enceinte, s'était installée chez nous. Quant à moi, j'ai emprunté un peu d'argent à mes parents, qui ont vendu deux vaches pour me procurer quelques fonds, puis j'ai fait ma valise. J'ai pris mes deux diplômes et je me suis envolée pour conquérir la capitale. Seule. C'était là, au fond, tout ce que j'avais. Deux diplômes. Une petite valise. Et un désir immense de changer de vie. Je pensais que le pire était derrière moi. Comme je me trompais... Le pire ne faisait que commencer...

La capitale que je n'ai jamais vue

Je suis arrivée dans la capitale avec mes deux diplômes, ma petite valise et la certitude que ma vie allait désormais changer à coup sûr. J'ai tout de suite voulu travailler dans une université. Il me semblait logique de poursuivre une carrière universitaire : mathématiques, informatique, enseignement et science. J'avais étudié pendant tant d'années précisément pour cela. Mais la capitale m'a vite expliqué une chose toute simple : ici, personne ne se souciait de ce dont vous aviez rêvé. Il fallait commencer à l'endroit qu'on vous donnait. Et on m'a donné une école. Une école de quartier, à la périphérie de la ville, là où vivait ma tante. Je me souviens de ma première impression. Je venais d'un petit village où tout le monde se connaissait, où les enfants pouvaient saluer leur professeur dans la rue et où les adultes savaient de quelle famille chaque enfant était issu. Ici, c'était différent. Les enfants de la capitale étaient agressifs et arrogants. Certains d'entre eux, en classe de cinquième, connaissaient mieux les gros mots que la table de multiplication. J'y étais venue en tant que professeure de mathématiques et d'informatique. Mais j'ai très vite compris qu'on ne me laisserait pas être simplement enseignante. Je devais être tout à la fois. Une enseignante. Une psychologue. Une assistante sociale. Une professeure principale pour plusieurs classes. Parfois, une mère. Parfois, quelqu'un qui devait simplement écouter un enfant. J'arrivais à l'école une heure avant le début des cours. Et parfois, je repartais à dix heures du soir. J'occupais deux postes à temps plein. J'achetais des bonbons pour les enfants avec mon salaire, pour essayer d'établir un semblant de contact. Parfois, ils prenaient les bonbons et se montraient quand même ingrats. Il y avait des enfants issus de familles défavorisées. Oui, de telles familles existent aussi dans la capitale. Je me mettais en colère. Je pleurais. J'étais fatiguée. Je rentrais à la maison. Et le matin, j'y retournais. C'était comme un cauchemar dont il était impossible de se réveiller. Et le plus terrible, c'est que je voyais à peine la ville. J'étais venue pour conquérir la capitale. Mais je ne connaissais que l'itinéraire : maison, école, école, maison. Pas de promenades, pas de théâtres ni de musées, pas de restaurants, pas de belles rues, aucune vie urbaine d'aucune sorte. J'étais tellement occupée à survivre que je n'avais même pas le temps de comprendre exactement où je vivais. Mais l'école n'était que la moitié du problème. L'autre moitié m'attendait à la maison.

La tante

Ma tante, la sœur de ma mère, s'est avérée être une personne très difficile. Capricieuse. Exigeante. Maniaque du contrôle. Elle avait ses propres règles, ses propres croyances et une quantité colossale de reproches à mon égard. Ceci n'était pas bien fait. Cela n'allait pas. Tu ne peux pas aller là-bas. Ne fréquente pas ces gens. Ne va nulle part. Seulement l'appartement et l'école. Tout l'argent que je gagnais allait à la nourriture, à l'appartement et à ses dépenses à elle. Parfois, je parvenais à m'acheter quelques vêtements. Et c'était tout. En même temps, je la comprenais. Elle-même venait d'un village. Elle s'était autrefois arrachée pour aller à la capitale, elle aussi. S'était mariée. Puis son mari était mort jeune. Elle avait été handicapée toute sa vie et ne travaillait pas, vivant d'une pension d'invalidité. Peut-être que sa vie n'avait pas non plus été facile du tout. Quand je suis arrivée, sa vie est devenue un peu plus douce. Mais en même temps, elle s'est mise à me contrôler de façon encore plus étroite. Au bout de huit mois, elle m'a dit : « Choisis. Soit tu vis comme ça et je te lègue mon appartement, soit tu retournes au village et tu te retrouveras sans rien. Et ne reviens pas. » Elle me manipulait. Et je pleurais. Je voulais être avec maman. Je ne voulais pas vivre sous un contrôle aussi total, voir chaque jour son insatisfaction et ses regards étranges. Je ne voulais pas vivre uniquement pour elle et attendre la manne tombée du ciel. J'étais déjà dans un état émotionnel difficile ; j'étais psychologiquement instable. Et sa pression constante. Elle me tuait encore plus de l'intérieur. Je voulais rentrer chez moi. J'ai vécu neuf mois avec elle. J'ai travaillé à l'école pendant une année scolaire. Et je suis rentrée. Je n'avais pas véritablement vu la capitale. Du moins, pas la ville que j'avais imaginée. Et j'ai alors décidé que, peut-être, la capitale n'était tout simplement pas faite pour moi. Je pensais que des gens particuliers y vivaient. Des gens forts. Durs. Sûrs d'eux. Et moi, peut-être, j'étais trop faible. Je pensais : « Je ne ferai pas partie de ce monde. » J'avais tort. Mais à l'époque, je ne le savais pas encore.

Le premier et dernier retour

Lorsque j'ai pris l'avion pour rentrer chez moi, j'ai littéralement embrassé le sol de mon village. Je me sentais si bien. Enfin, j'étais de nouveau véritablement à la maison. J'ai remboursé la dette de mes parents, j'ai aidé mon frère avec de l'argent (un cadeau de mariage de ma part), et il m'en est même resté un petit peu. Alors j'ai décidé : c'est comme ça. Je vais vivre près de mes parents. J'ai immédiatement trouvé un travail comme enseignante au lycée du district. Le travail était bien plus calme. Le salaire était moyen. Et je me suis dit : « Peut-être que je n'ai même pas besoin de cette capitale ? » J'étais près de mes parents. Maman était en vie et en bonne santé. Papa était à la maison. Mon frère était revenu de l'armée, s'était marié, et sa femme avait déjà donné naissance à un enfant. J'avais un emploi. De quoi d'autre avais-je besoin ? Mais à l'intérieur, un sentiment a commencé à émerger peu à peu, que j'ai d'abord essayé d'ignorer. J'ai commencé à me désintéresser de ce genre de vie. Non pas en tant qu'être humain, mais en tant que la personne que j'étais, qui voulait davantage. J'avais fait des études. J'avais de l'expérience. Je savais que je pouvais faire plus. Mais chaque jour, la même chose se produisait. L'école. La maison. Le village. Et encore l'école. Au bout d'un moment, j'ai commencé à me poser des questions. « Est-ce que tout s'arrête là ? » « Est-ce que je veux vraiment vivre toute ma vie ici ? » « Vais-je travailler dans une école de village, toucher un petit salaire, vivre avec mes parents, mon frère, sa femme et leurs enfants ? » « Vais-je passer toute ma vie au service de la famille en m'oubliant moi-même ? » Il n'y avait qu'une seule réponse. Non. Mais que faire ensuite, je ne le savais pas. J'avais déjà fait l'expérience de la trahison amoureuse. Le laisser partir avait été incroyablement difficile. J'en souffrais littéralement physiquement. Je continuais à me détruire de l'intérieur par la solitude et les souvenirs. Mais avec le temps, la douleur a commencé à s'apaiser. Une autre année a passé. J'ai acquis de l'expérience comme enseignante au lycée. J'ai constitué un bon dossier professionnel. Et j'ai finalement compris : il me fallait aller de l'avant.

La première « affaire »

Et puis j'ai décidé de lancer une entreprise. La première de ma vie. J'ai contracté un emprunt assez conséquent. J'ai acheté une voiture. J'ai acheté un stand sur le marché. Il me semblait avoir pensé à tout. Avec ma mère, nous sommes allées acheter des vêtements. Elle m'a aidée. J'ai embauché une vendeuse. Et les week-ends ainsi que les jours fériés, je me tenais moi-même derrière le comptoir. Je regardais mon stand et je pensais : « Ça y est. Maintenant, je suis entrepreneuse. » Mais les affaires n'ont pas décollé. Pas du tout. Les vêtements ne convenaient pas. L'emplacement ne convenait pas. La clientèle ne convenait pas. Les gens entraient. Admiraient. Regardaient. Demandaient le prix. Et repartaient. C'était trop cher pour eux. Les gens avaient l'habitude d'acheter au prix le plus bas possible. Et moi, j'avais apporté des marchandises qui coûtaient deux ou trois fois plus cher que ce à quoi ils étaient habitués. J'ai tout compris au bout d'environ trois mois. Il a fallu fermer le stand. Je l'ai revendu pour la moitié de son prix. Et je me suis retrouvée avec le crédit sur les bras. Fin de l'été. J'étais assise et je pensais : « Bon, voilà. Cette fois, c'est sûr, plus rien ne marchera. » Je me traitais d'idiote. D'incapable. De ratée. Je pensais avoir encore tout gâché. Heureusement que je continuais à travailler comme enseignante en parallèle. Sinon, je n'aurais tout simplement rien eu pour vivre. Mais c'est cet échec qui, contre toute attente, a fait quelque chose de très important pour moi. Il m'a forcée à m'arrêter pour la première fois et à analyser ma propre vie. Je me suis demandé : « Qu'est-ce que je veux ? » Pas mes parents. Pas mes proches. Pas la société. Pas un homme. Pas l'école. Moi. Qu'est-ce que *moi*, je veux ? Comment ai-je envie de vivre ? Est-ce la fin ? Ou puis-je recommencer à zéro ? Je me suis regardée et j'ai compris : « Je ne veux pas vivre ainsi. » Mais que faire ensuite ? Je l'ignorais. Mais j'ai décidé : faire au moins *quelque chose*.

Réseau social

Je me suis inscrite sur un réseau social très connu. Pour moi, c'était presque un événement. Mon premier petit ami m'interdisait d'utiliser les réseaux sociaux. Pendant que mes amies passaient des heures en ligne, je ne pouvais même pas échanger convenablement avec les gens là-bas. Mais désormais, j'étais libre. Et un jour, j'ai allumé l'ordinateur, pas pour le travail, et j'ai ouvert le réseau social. Juste pour voir. Qu'est-ce qui s'y passait, au fond ? Qui menait quelle vie ? Qu'y avait-il d'intéressant ? Et c'est là que j'ai recommencé à communiquer avec l'un de mes amis. Il venait de mon village, mais vivait dans la capitale. Il travaillait comme cadre dans une compagnie pétrolière. Il a écrit le premier. J'ai répondu. Nous nous connaissions depuis longtemps, mais jusque-là, nos vies s'étaient déroulées en parallèle. À présent, elles se croisaient de manière inattendue. Il m'a demandé comment j'allais. Je lui ai raconté. L'échec de l'entreprise. Le travail. La vie. Et après un certain temps, nous avons convenu que je prendrais l'avion pour le rejoindre. Il m'a proposé d'habiter avec lui et de tenter ma chance une deuxième fois. Bien sûr, j'ai accepté. À l'époque, je ne comprenais pas encore à quel point cette décision allait changer ma vie. Mais je voulais tenter de retourner dans la capitale, pour m'y installer définitivement.

Deuxième conquête de la capitale

J'ai rapidement vendu ma voiture. Remboursé une partie du prêt. Je me suis inscrite sur un site de recherche d'emploi. Et en un jour à peine, j'ai trouvé un poste de professeur de mathématiques dans une bonne école de la capitale. Ce n'était plus la banlieue. Et même s'il ne s'agissait pas du centre-ville, ce dont je n'osais même pas rêver, c'était pour moi un pas de géant en avant. Le salaire promis était environ trois fois supérieur à mon salaire précédent. Je n'espérais pas de miracle. J'avais simplement décidé de faire une nouvelle tentative. Je suis montée dans un avion. J'ai atterri. Il m'a accueillie. Nous avons commencé à vivre ensemble. En amis. Le week-end, nous pouvions sortir quelque part. En semaine, nous travaillions. Mais prétendre que c'était facile pour moi serait mentir. C'était très difficile pour moi moralement et psychologiquement. Car il espérait une relation amoureuse. Et pas moi. C'était un homme bien. Un bon travail. Un bon salaire. Un appartement. Une bonne éducation. De l'attention. Mais en moi, il n'y avait que du vide. Je savais déjà que l'amour ne s'invente pas. Je ne voulais pas profiter de lui. Mais je ne voulais pas non plus faire semblant, surtout avec quelqu'un qui avait grandi dans la même cour que moi. J'avais compris : il lui fallait une autre femme. Et à cette époque-là, je n'avais besoin de personne. J'avais besoin de survivre. J'avais besoin de m'accrocher à la capitale. Avec mes mains. Mes pieds. Mes dents. Par tous les moyens. Je ne voulais pas revivre mon ancienne vie. Je ne voulais pas retourner au village. Je ne voulais pas redevenir dépendante des circonstances. Et je ne voulais absolument pas chercher un homme dans le seul but de me marier. Si c'était ce que je voulais, j'aurais pu le faire chez moi. Mais ma voix intérieure ne faisait même pas la moindre allusion au mariage. Elle disait tout autre chose : « D'abord, deviens toi-même. »

Le milliardaire

Avant de m'envoler pour la capitale chez mon ami, j'avais fait la connaissance d'un homme très riche. C'était le premier milliardaire que je rencontrais. À vrai dire, je ne l'ai appris que bien plus tard, par hasard, en lisant un jour des articles sur lui sur Internet. Nous nous étions rencontrés dans le bar le plus célèbre d'une ville voisine. Il y était venu en avion avec des amis pour une grande partie de pêche. Il y avait en effet de gros et délicieux poissons dans ces parages, et c'est apparemment pour cette raison que la bande avait choisi cet endroit.

Ce soir-là, nous avons simplement passé un bon moment. Il y avait mes amis, ses amis, beaucoup de conversations, des rires et de la bonne humeur. Il m'a souhaité un joyeux anniversaire et, sans que je m'y attende, a pris en charge toutes les dépenses. Nous avons échangé nos coordonnées. Le lendemain, il s'est envolé pour la capitale. Et nous avons continué à nous écrire. Au bout d'un certain temps, il m'a invitée. J'ai répondu que je viendrais plus tard en avion. Et j'ai bien pris l'avion. Mais pas pour le rejoindre. Je suis allée chez mon ami d'enfance.

Mais. Il se trouva que, tout en vivant chez mon ami, je voyais parfois cet homme. C'était un étranger, originaire d'Allemagne. Je savais un peu d'allemand grâce à l'école et à l'université, je lui parlais donc dans mon allemand assez hésitant. Parfois, il m'envoyait un chauffeur. J'arrivais dans l'un des hôtels les plus célèbres de la capitale, je m'y préparais, après quoi le chauffeur venait me chercher et me conduisait à une soirée privée. Nous passions du temps ensemble. Il m'offrait des cadeaux. D'abord ordinaires, puis de plus en plus coûteux. Un jour, il m'a proposé un voyage en voiture à travers l'Europe avec lui et ses amis. Cela semblait magnifique. Très magnifique. Mais j'ai refusé. Non pas parce que je n'aimais pas voyager. Et non pas parce que je ne comprenais pas à quel point cette proposition était inhabituelle. C'est simplement que j'ai découvert qu'il prenait parfois de la drogue. Et cela m'a suffi. Je ne voulais pas partir en voyage avec un homme aux côtés de qui je pouvais me retrouver dans une situation que je ne contrôlerais pas. Quels que fussent l'argent, les possibilités et la beauté des lieux cachés derrière cette proposition, pour moi, cela passait avant tout. Il a accepté mon refus avec calme. Nous avons continué à communiquer parfois sur les réseaux sociaux, mais la relation n'est jamais devenue rien de plus.

Et, pour être honnête, je ne considérais même pas cette histoire comme quelque chose de spécial. Parce que je n'avais pas pris l'avion pour la capitale pour lui. Je ne cherchais pas un homme riche. Je ne faisais pas de projets autour de son argent. Je n'essayais pas de pénétrer dans son monde. J'avais simplement pris l'avion pour construire ma nouvelle vie, logée chez un ami d'enfance. Mais je n'avais jamais pensé que je partirais dans la capitale chez mon ami avec pour objectif de rencontrer ensuite un milliardaire. Non. Je n'avais absolument aucun projet de ce genre. Je continuais simplement à vivre ma vie. Et voilà que, de façon tout à fait imprévue, un milliardaire, un chauffeur, des soirées privées, des cadeaux coûteux et une proposition de voyage à travers l'Europe sont apparus dans cette vie. Et, peut-être, le plus intéressant dans toute cette histoire n'est même pas qu'il fût milliardaire.

Mais que j'ai vu clairement pour la première fois : l'argent peut vous ouvrir presque toutes les portes, mais vous n'avez pas besoin de chaque porte. Je continuais à chercher ma vie. Pas celle de quelqu'un d'autre. La mienne. Et je ne savais pas encore que, très bientôt, elle allait changer à nouveau.

La fuite de l'appartement de mon ami

Deux mois passèrent. Septembre. Octobre. Et je continuais à me poser la même question : « Et maintenant ? » Je savais que je ne voulais plus vivre ainsi. Je n'aimais pas cette vie, ma dépendance à l'espace de quelqu'un d'autre, ni le sentiment de ne pas être à ma place. Et de plus en plus souvent, je me surprénais à penser : *C'est quelqu'un de bien. Mais ce n'est pas ma vie.* Puis j'ai eu une idée. J'ai écrit à ma cousine issue de germaines pour l'inviter dans la capitale, juste pour des vacances, pour une semaine. Elle a accepté avec joie. Je savais qu'elle voulait elle aussi changer quelque chose dans sa vie. Et soudain, je me suis dit : « Pourquoi ne pas le faire ensemble ? » Elle est arrivée. Et c'est là que j'ai véritablement découvert la capitale pour la toute première fois. Avant cela, j'avais à peine remarqué la ville. Je travaillais. Constamment. Je n'avais pas le temps de simplement marcher, de regarder les choses, d'entrer dans de beaux endroits, d'examiner les bâtiments, de ressentir l'atmosphère des rues. Mais désormais, j'avais quelqu'un avec qui j'avais envie de faire tout cela. Nous marchions tous les jours après mon travail. Nous nous promenions dans le centre. Nous regardions les vieux bâtiments. Nous découvrons des lieux magnifiques. Nous riions. Nous parlions de tout. Et peu à peu, j'ai commencé à voir la ville avec d'autres yeux. J'ai soudain compris : *La capitale n'est pas si dure. Les gens ne sont pas si froids. La ville est belle. Et il y a vraiment beaucoup d'opportunités ici.* C'était simplement qu'avant, je n'avais pas eu le temps de le voir. Ce n'était pas la ville qui me manquait. C'était ma propre vie au sein de cette ville. Et avec ma cousine, le courant est tout simplement passé. Durant cette semaine-là, nous avons pris une décision : elle emménagerait avec moi. Elle est rentrée chez elle pour travailler encore deux semaines, quitter son emploi et régler ses affaires. Et je suis restée seule. C'est à ce moment-là, je crois, qu'un déclic s'est produit en moi. Un jour, je suis rentrée plus tôt que d'habitude. Et soudain, j'ai eu peur. Pas de ce qui arriverait si je partais. Mais de la perspective que si je restais maintenant, j'allais encore changer d'avis. Alors je n'ai pas réfléchi longtemps. J'ai fait mes valises. J'ai commandé un taxi. Et je suis partie. Je suis simplement partie. Sans explications. Sans longues conversations. Sans chercher à clore les choses en beauté. J'ai simplement emballé ma vie dans mes sacs et je suis sortie de cet appartement. Et le soir, depuis mon nouvel appartement, je l'ai appelé et j'ai dit : « Je suis partie. Et je ne reviendrai pas. » C'était le premier projet de ma vie que je ne m'étais pas contentée d'imaginer. Je l'avais conçu, et je l'avais exécuté. Et avec cela, je me suis sentie à la fois plus légère et plus terrifiée. Plus légère, parce que j'avais enfin fait ce que je voulais faire depuis longtemps. Plus terrifiée, parce que désormais, la décision était prise. Il n'y avait plus de retour en arrière possible. À l'intérieur, il y avait de l'angoisse. De la peur. Un stress écrasant. Et une incompréhension totale : « Et maintenant ? » Je ne savais pas encore où je vivrais par la suite. Je ne savais pas de quoi je vivrais. Je ne savais pas ce qu'il adviendrait de mon travail. Je ne savais pas comment ma vie allait changer. Mais pour la première fois, je savais une chose avec certitude : désormais, c'était ma vie. Et, peut-être, est-ce à partir de ce moment qu'elle a enfin commencé à m'appartenir véritablement.

Cinq filles, un appartement

Quand j'ai quitté le domicile de mon ami, je n'avais pas de plan idéal. Je n'avais pas du tout de conditions idéales. J'ai commencé à vivre avec quatre filles que je connaissais à peine, dans un deux-pièces presque au centre de la capitale. Cinq filles. Deux pièces. Une cuisine. Une salle de bains. Et des vies complètement différentes qui devaient tant bien que mal tenir dans un seul espace. Pendant que ma cousine réglait ses affaires dans sa ville natale, l'appartement était bondé. Les prix d'un logement décent étaient trop élevés, et je n'avais pas les moyens de m'offrir un appartement individuel. J'ai donc dû vivre ainsi. Même si, pour être honnête, je l'avais moi-même choisi. J'avais choisi la liberté plutôt que le confort. Je continuais à travailler comme enseignante. Je rentrais chez moi pour retrouver quatre filles presque inconnues, du bruit, des conversations, les affaires des autres et une sensation permanente d'être à l'étroit. Cela ne ressemblait en rien à la belle vie nouvelle que j'avais imaginée. Mais c'était ma vie. Et un jour, il s'est produit quelque chose que j'ai alors perçu presque comme un miracle. L'une des filles s'est vu proposer de manière inattendue un travail à l'étranger. Elle l'attendait depuis longtemps. Et elle a accepté presque immédiatement. Elle est partie. Et j'ai regardé cet espace vide en pensant : « Dieu m'a aidée. » Désormais, ma cousine avait un endroit où s'installer. Elle a réglé ses affaires, a pris l'avion pour me rejoindre et a trouvé du travail presque immédiatement. Et nous avons commencé à vivre ensemble. En semaine, nous travaillions. Après le travail, nous allions parfois nous promener. Le week-end, nous retournions dans le centre. Et peu à peu, j'ai commencé à apprendre à connaître la ville. Pas celle que j'avais l'habitude de voir depuis la fenêtre d'un bus scolaire. Pas celle devant laquelle je passais en voiture sur le chemin du travail. Mais la vraie. Avec ses belles rues. Avec les gens. Avec des cafés, des places, des parcs et de vieux bâtiments. Avec des opportunités que je n'avais tout simplement pas remarquées auparavant. J'ai commencé à me sentir non plus comme quelqu'un qui s'était retrouvé par accident dans la capitale, mais comme quelqu'un qui y vit véritablement. Bien sûr, j'avais peur. Bien sûr, parfois je voulais tout abandonner. Mais chaque jour, je me disais la même chose : « Travaille, c'est tout. Continue simplement d'avancer. » Il n'y avait pas besoin de savoir tout de suite comment ce chemin se terminerait. Pas besoin d'avoir un plan idéal. J'avais juste besoin de vivre aujourd'hui. Puis le jour suivant. Puis un autre. Et peu à peu, à partir de ces journées ordinaires, une vie nouvelle a commencé à se former. Pas celle que quelqu'un m'avait offerte. Pas celle que j'avais obtenue grâce à une relation. Pas celle que quelqu'un avait construite pour moi. J'ai commencé à la construire moi-même. Même si ce n'était pour l'instant que dans un deux-pièces. Même si c'était avec quatre filles inconnues. Même si c'était avec de l'angoisse, de l'incertitude et très peu d'argent. Mais c'était mon premier vrai pas vers une vie indépendante. Et à l'époque, je ne comprenais pas encore à quel point cela s'avérerait important.

Deux ans

Il m'a fallu deux ans. Deux ans pas seulement pour changer ma vie à l'extérieur, mais pour commencer à me changer moi-même à l'intérieur. Un nouvel endroit. Un nouvel emploi. Une promotion. De nouvelles personnes et de nouvelles connaissances. Des livres. Des apprentissages. Une psychothérapie. Et une quantité énorme de travail sur soi. J'ai changé extérieurement, j'ai complètement changé de style, j'ai commencé à avoir une autre allure, à me comporter différemment. Mais les changements intérieurs étaient beaucoup plus importants. J'ai commencé à travailler sur ma façon de m'exprimer. Sur mon comportement. J'ai appris à maîtriser mes émotions. À ne pas faire de crises. À écouter. Et le plus important, à entendre véritablement. J'ai appris à être empathique. À observer les personnes intéressantes. À remarquer comment elles parlent, comment elles réagissent aux situations difficiles, comment elles se comportent avec les autres. Et si je voyais quelque chose de bien chez une personne, j'essayais de l'imiter. J'ai progressivement cessé de réagir à la vie de manière automatique. J'ai commencé à penser. À observer. À choisir mes réactions. Et un jour, j'ai ressenti un sentiment tout simple : j'avais grandi. Je n'étais pas devenue parfaite. Je n'étais pas devenue une personne qui ne ferait plus jamais d'erreur. Je me sentais juste entière pour la première fois. J'ai laissé partir le passé. Non pas parce que je l'avais oublié, mais parce qu'il ne me contrôlait plus. Assez de temps avait passé pour que je sois capable de poser sur moi-même et sur les autres un regard complètement différent. Je me suis mise à lire. Beaucoup. Énormément. Parfois, en refermant un autre livre, je restais assise à penser : « Mon Dieu... pourquoi ne l'ai-je pas fait avant ? » J'extrayais des livres des idées précises, des outils et des réflexions qui résonnaient véritablement en moi, et j'ai commencé à les appliquer dans la vie. J'utilise encore certains d'entre eux aujourd'hui. Et plus je lisais, plus je comprenais une chose amusante. J'avais autrefois sincèrement cru que je savais déjà tout : que j'étais assez âgée, assez expérimentée, que je comprenais déjà les gens, les relations et la vie. Quelle naïveté. Mais avec le temps, j'ai compris : il n'y a aucun mal à cela. Parce que ce qui compte, ce n'est pas qui l'on a été. Pas le nombre d'erreurs que l'on a commises. Pas le nombre de fois où l'on a choisi la mauvaise personne. Et pas même le temps que l'on a perdu. L'essentiel, c'est ce que l'on fait après l'avoir compris. J'ai continué d'avancer. Et pour la première fois de ma vie, je n'avais plus besoin de fuir le passé. Je marchais simplement vers l'accomplissement de moi-même.

J'ai appris à gagner

Peu à peu, la capitale a commencé à changer à mes yeux. Ou peut-être était-ce moi qui changeais. Car la ville, elle, restait la même. Les mêmes rues. Les mêmes immeubles. Les mêmes gens. C'est simplement que désormais, je ne regardais plus la capitale d'en bas. Je commençais à grandir. D'abord, j'ai été promue directrice adjointe chargée de l'exploitation. Au fond, c'était un poste d'assistante de direction, mais assorti d'une somme colossale de responsabilités. Pourtant, cela ne me suffisait toujours pas. J'ai continué mes études. Deux diplômes ne me paraissaient plus assez, alors j'ai décidé d'en décrocher un troisième. Je me suis inscrite dans un institut de la capitale, dans une filière liée à la direction d'un établissement d'enseignement. Un an plus tard, j'obtenais mon diplôme avec mention très bien. Après cela, j'ai été nommée directrice adjointe chargée de la vie scolaire. De plus, je supervisais le programme d'activités périscolaires de l'école. Mon salaire a augmenté. Et je me souviens de cette sensation. J'étais fière de moi. Autrefois, j'étais arrivée dans la capitale avec une petite valise et deux diplômes. Et à présent, j'étais cadre. J'avais un bon salaire. J'ai pu souscrire un prêt immobilier pour un appartement. J'ai commencé à aménager mon intérieur, à créer un nid douillet dans mon appartement. Je pouvais voyager, aller chez l'esthéticienne, m'offrir ce qui me faisait envie sans demander la permission à quiconque ni justifier pourquoi j'en avais besoin. Je devenais peu à peu la personne que je m'étais imaginée autrefois, assise dans une petite maison de village. À cette époque-là, je me disais : si un jour j'arrive à vivre exactement comme cela, alors j'aurai gagné. Et j'avais bel et bien gagné. J'avais appris à survivre. J'avais appris à gagner de l'argent. J'avais appris à travailler. J'avais appris à diriger. J'avais appris à prendre des décisions. J'avais appris à ne plus avoir peur d'une grande vie. Et un soir, je me suis surprise avec une pensée tout à fait inattendue : « Et c'est tout ? » Je me suis arrêtée net. Tout semblait avoir fonctionné. J'avais conquis la capitale. J'avais décroché un bon travail. J'avais atteint un statut. J'avais obtenu un troisième diplôme. J'avais acheté un appartement. J'avais bâti une vie dont je ne pouvais que rêver jadis. J'avais accompli tout ce que je m'étais promis. Mais pourquoi cette question, « Et c'est tout ? », résonnait-elle de nouveau en moi ? Quelque chose manquait. Je ne comprenais pas encore quoi, exactement. Ce n'était pas de l'ingratitude. Je n'avais pas le sentiment que ma vie était mauvaise. Bien au contraire. Elle était belle. J'avais simplement compris une chose, soudain : un objectif qui semblait être un sommet un jour devient une simple étape sur l'itinéraire. J'avais atteint ce vers quoi je tendais depuis si longtemps. Et à présent, il me fallait comprendre : où aller ensuite ? Je ne connaissais pas la réponse. Mais cette fois, cela ne m'effrayait pas. Je me suis simplement dit : « Nous verrons bien. » Et j'ai continué à vivre. Car je le savais déjà : parfois, le prochain tournant surgit précisément au moment où l'on cesse de le chercher.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «Литрес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на Литрес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.